

# LA CRISE PAR L'EXPÉRIENCE

**N**ous avons parlé précédemment de ce qui caractérise le jeune homme, et ensuite, envisagé le problème moral de l'enfance et de la jeunesse.

Nous avons dit que les âges de la vie sont séparés par des crises. Ils représentent des formes fondamentales de l'existence humaine, des façons caractéristiques de la vie de l'homme aux diverses périodes de sa route, de la naissance à la mort. Manières de sentir, de voir, de se comporter en face du monde. Ces ensembles de caractères sont si nettement marqués qu'au lieu de passer simplement d'une phase à l'autre, l'homme doit, chaque fois, à chaque degré, se détacher, ce qui peut être difficile au point de pouvoir être dangereux. Ce passage peut être lent ou rapide. Il peut être violent, mais aussi relativement progressif et régulier; il peut réussir, mais il peut aussi échouer. En ce cas, la phase

qu'il vient de vivre se prolonge, en abrégant la suivante; ou, au contraire, il abrège et comprime indûment la phase qu'il est en train de vivre au profit de celle qui s'annonce.

Un tel passage, ou une telle crise, existe aussi entre la jeunesse et la phase suivante, que nous appellerons la majorité. Cette crise est liée au phénomène que nous avons fréquemment déjà indiqué dans le développement précédent : l'expérience.

La jeunesse est caractérisée par l'élan de la vie montante, par la conscience que rapidement elle prend de sa personnalité, de ses forces et de sa vitalité personnelle. Cet élan produit psychologiquement le sentiment de possibilités infinies : que sera et que fera l'homme qui vient, et quels cadeaux la vie lui pourra apporter ? A ce sentiment se rattachent le caractère inconditionnel des idées et des conceptions, le caractère absolu des prises de position, l'absence de compromis dans le comportement en liaison avec la conviction que, par là, on pourra comprendre et maîtriser la réalité de l'existence.

Mais cela signifie, à la vérité, qu'on saute par-dessus cette réalité. On ne la voit absolument pas comme elle est, ni la réalité de l'être personnel, de ce qu'il peut et ne peut pas faire, des facteurs qui favorisent ou gênent son développement, ni la réalité de l'entourage, du milieu économique et social, de la mentalité des autres hommes, de l'action favorable et des résistances qu'ils exercent, etc.

Tout ce comportement est idéaliste, aussi bien au sens positif que péjoratif.



C'est alors que l'individu prend peu à peu conscience de la réalité.

Et surtout parce que son comportement idéaliste entraîne des échecs. Le jeune homme apprend par expérience qu'il est incapable de beaucoup de choses dont il se croyait capable, mais qu'en compensation, il y a peut-être ailleurs, en lui, un pouvoir réel moins apparent, moins séduisant, moins révolutionnaire, mais authentique.

Il expérimente ce fait — aussi élémentaire que tardivement reconnu — que les autres, eux aussi, ont leur initiative, leurs idées, leurs conceptions, leur volonté d'action; qu'eux aussi vont de l'avant et ne sont pas prêts à se soumettre à une initiative étrangère.

Il expérimente à quel point les choses sont complexes, comme on obtient peu de résultats avec des notions simplistes, et qu'il faut plutôt toujours se dire d'une part..., mais aussi : de l'autre. Le jeune homme mesure combien, souvent, sont irréels les principes absolus; il se rend compte que, pour cette raison, il lui faut sans cesse admettre ce qui lui est si difficile la nécessité de compromis, où il achètera la possibilité du succès en réduisant l'absolu de ses exigences.

Il expérimente que la réalité de la vie sociale, politique, économique, qu'en raison du caractère absolu de l'idée et de la pureté de ses convictions il veut changer, est beaucoup plus coriace qu'il ne le pensait. On voit bien, en effet, et l'on dit ce qui est juste, mais on est loin de l'admettre pour autant. La sottise, l'égoïsme, l'indifférence sont extraordinairement puissants. A-t-on réussi à apporter quelque changement à

l'état de choses existant, il n'en est bientôt plus trace.

Le jeune homme fait la même expérience avec lui-même. Le fait d'avoir reconnu une chose comme juste, ne signifie nullement qu'il l'accomplisse. Il connaît toujours de nouvelles défaillances. Le bilan moral qu'il fait de lui-même reparaît, négatif. Se débarrasser vraiment d'un défaut, surmonter une faiblesse, acquérir une vertu authentique, est très difficile.

Il expérimente combien l'existence est souvent misérable. Il reprend conscience avec découragement de ce que signifient : « médiocrité », « banalité quotidienne ». Il apprend combien sont rares les dons réels, les oeuvres de grande envergure, les grands événements, en bien ou en mal.

Il découvre ce que veut dire le fait : tout ce qui ne devrait pas exister, mais qui existe; il découvre ce qui ne peut se déduire d'aucun des principes, ni, par conséquent, ce qui ne peut être contraint au moyen des principes, mais qui est là, avec quoi il faut compter, et dont seul un lent travail viendra à bout... Il découvre cette force, condition préalable de toute réalisation : la patience.

C'est pourquoi, ce qui auparavant était considéré comme si solide et si sûr, et était affirmé avec l'absolu des conceptions, se trouve alors ébranlé. Une chose faisait manifestement défaut : l'expérience. Et ce manque a, en quelque sorte, tout faussé. Dans ces conditions, il faut en rabattre. La vie avait pris une forme qui convenait alors, mais qui maintenant s'épuise, et doit être remplacée par une nouvelle.

Ici, on peut échouer, et de diverses manières. Il est possible qu'en avançant dans la vie, le jeune homme reste attaché à son ancien comportement. Dans ce cas, il

s'en rient à son absolutisme; il devient un doctrinaire, un fanatique des principes, n'admettant rien, mais trouvant toujours à redire. Il devient un éternel révolutionnaire, qui, nulle part, ne travaille avec un rendement véritable, parce qu'il ne trouve pas le point de contact avec les données du réel; qui ne sait pas apprécier une oeuvre non pas seulement imaginaire, mais effective, et qui cherche à compenser sa propre stérilité en changeant constamment sa façon de faire. Il devient un perpétuel exalté, que ses sentiments, sans rapport avec l'existant, ont égaré dans une sphère irréelle.

L'échec peut aussi provenir de ce que le jeune homme, dans son intransigeance d'idées et d'attitude morale, capitule devant la réalité, la fausse réalité, ce que « tout le monde » dit, ce que veut la moyenne des individus. Il se perd dans la fausse expérience, dans le succès, et ne recherche plus qu'avantage et plaisir. Alors apparaît l'homme qui réplique, à qui parle d'effort et d'espérance, qu'il faut être « réaliste », qu'il faut prendre la vie comme elle est, chercher comment « réussir », comment se faire une situation, jouir autant qu'il est possible, et ainsi du reste.

Dans ces deux cas, le passage est manqué. Pour qu'il réussisse, il faudrait faire l'expérience du réel et l'accepter, mais en même temps garder la conviction de la valeur des grandes vues, et tenir ses engagements envers ce qui est noble et juste. Franchir le pas consisterait non seulement à conserver, plutôt à établir pour la première fois sur des bases réelles la conviction que l'essentiel, en fin de compte, n'est pas de gagner de l'argent, ni de devenir puissant, mais d'accomplir une oeuvre valable et de faire de soi-même un

homme véritable.

# LA MAJORITÉ

## I

C'EST pas est-il franchi, la vie prend une forme nouvelle que nous appellerons la phase de la majorité; — celle de la personne, et non une majorité biologique ou juridique. Ce qui en fait le fondement, c'est que l'homme a réussi à s'ancrer dans sa personnalité, dans son caractère, tout comme dans la réalité qui l'entoure; c'est qu'il a découvert ce que signifie être capable de « se tenir debout », et qu'il est résolu à mettre en œuvre cette découverte.

C'est alors que se développe ce que l'on appelle le caractère : c'est-à-dire la stabilité intérieure de la personne. Stabilité ne signifie ni rigidité, ni sclérose des points de vue et des comportements; elle consiste bien plutôt en un accord de la pensée vivante, du sentiment et du vouloir avec son fond spirituel propre.

Une importance particulière est alors accordée à cer-

taines qualités : la fermeté en ce qu'on a entrepris, la fidélité à la parole donnée, la fidélité envers celui dont on a accepté la confiance, l'honneur, sens infail-  
lible de ce qui est bien ou mal, de ce qui est noble ou vulgaire, la faculté de distinguer entre l'authentique et le faux dans la parole, la conduite, dans le travail, dans les choses...

C'est l'époque où l'on découvre le sens de la durée. C'est ce qui, dans le cours du temps, s'apparente à l'éternité, ce qui construit, ce qui consolide, ce qui porte, ce qui dure. C'est à ce moment-là que l'homme découvre ce que signifie instituer, défendre, créer une tradition. Il découvre combien est stérile et pauvre aussi, une attitude qui consiste à abandonner sans cesse le plan d'action en cours pour le remplacer chaque fois par un nouveau.

## II

Voici apparaître alors ce qu'on appelle l' « homme », la « femme », la personnalité masculine ou féminine maintenant fortement marquée, sur laquelle la vie peut s'appuyer, parce qu'elle a cessé d'obéir aveuglément à ses impulsions et de laisser libre cours à ses sentiments, pour s'enfoncer dans ce qui vaut et ce qui dure. L'image qu'on se fait aujourd'hui de « homme », de la « femme » pâlit de plus en plus : c'est là un des plus dangereux symptômes de notre temps.

D'où il suit que la famille, aussi, se désagrège. Pour être vraiment père, vraiment mère, il ne suffit pas de pouvoir procréer ou mettre au monde. Il faut la sta-

bilité intérieure, la force silencieuse d'ordonner, de maintenir, de perpétuer, sur lesquelles se fondent ce qu'on appelle famille et foyer. Si, de toutes parts, les pouvoirs publics peuvent s'ingérer dans ce domaine premier, c'est parce que ceux qui devraient être les colonnes de la famille sont loin d'être de véritables hommes, de véritables femmes, et n'ont à aucun degré la volonté de le devenir. C'est pourquoi il existe des modes d'existence comme ceux des camps, des écoles publiques, des pensions de famille, où le centre, l'institution, l'hôtel se substituent au foyer. Le fait que manquent ces qualités donne l'étrange impression si fréquemment éprouvée aujourd'hui : que l'existence des hommes, en dépit d'un incontestable savoir, d'une puissance et d'une précision techniques énormes, est, au fond, dirigée par des individus qui ne sont pas encore devenus adultes. C'est pourquoi l'on se demande avec une profonde inquiétude, si des hommes qui ont tant de peine à prendre racine en eux-mêmes seront capables de dominer en hommes leur propre puissance; ou bien s'ils succomberont à cette puissance et à ses représentants collectifs, l'Etat, les syndicats, les managers de l'opinion publique.